Revue d'histoire des chemins de fer

Revue d'histoire des chemins de fer

36-37 | 2007
Images de cheminots

La Résistance des cheminots : images, représentations et mémoires en question(s)

The railwaymen's resistance: questioning images, representation and collective memory

Gilles Morin

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/rhcf/107
DOI : 10.4000/rhcf.107

Éditeur
Rails & histoire

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2007
Pagination : 125-127
ISSN : 0996-9403

Référence électronique
Gilles Morin, « La Résistance des cheminots : images, représentations et mémoires en question(s) », *Revue d'histoire des chemins de fer* [En ligne], 36-37 | 2007, mis en ligne le 10 mai 2011, consulté le 22 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/rhcf/107 ; DOI : https://doi.org/10.4000/rhcf.107

Tous droits réservés

La Résistance des cheminots : images, représentations et mémoires en question(s)

Gilles Morin
Chercheur associé, Centre d'histoire sociale du XX^e siècle

L'histoire de la corporation n'écrase-t-elle pas l'histoire de la résistance des cheminots, c'est-à-dire celle des acteurs ? La mémoire de la résistance cheminote est-elle originale ? Dans quelle mesure s'inscrit-elle ou se différencie-t-elle de l'histoire générale de la Résistance ? Dans quelle mesure pèse-t-elle sur l'histoire telle qu'elle est écrite aujourd'hui encore ? Ces questions guident les brèves réflexions qui suivent.

Ne retrouve-t-on pas dans l'histoire et la mémoire de la résistance des cheminots, comme pour les mineurs – en réduction – la représentation gaulliste et communiste du peuple unanimement résistant, à part « une poignée de misérables » ? Notons que d'autres professions dans des situations comparables, comme les postiers, n'ont pas ce statut emblématique. Alors, pourquoi cette profession-là et son choix est-il mérité ? Sur ce dernier point, on peut certes répondre oui, pour une large part, on le sait. Certes, on a déjà évoqué les raisons de l'engagement massif en résistance d'une partie de la profession, s'inscrivant dans un schéma fonctionnaliste. Les cheminots qui ont des possibilités de déplacement exceptionnelles en général mais plus encore dans cette période de pénurie et de France dépecée par différentes « lignes » de démarcation, séparée en zones interdites, réservées, etc., se trouvent dans une position stratégique, sont particulièrement sollicités par la Résistance. Leur convivialité spécifique, leurs organisations corporatives sont aussi des facteurs propices à un engagement de groupe. Et leur situation menacée – ils risquent d'être les premières victimes de déraillements et sabotages – ne conduit-elle certains pas à choisir la Résistance par raison ? Mais n'y a-t-il pas eu de cheminots collaborateurs, vichystes ou chartistes ? Des cheminots qui sont partis volontairement au STO ? Des hommes dont les positions ont évolué avec le temps ? L'inconvénient des étiquettes est de fixer des attitudes, d'oublier tout le reste, alors que la période poussait à un véritable dédoublement des comportements et des pensées comme l'a expliqué Pierre Laborie. « L'accommodement », selon l'expression de Philippe Burrin, était la règle durant la guerre, dans quelle mesure a-t-il pesé sur

le milieu et sur les cheminots résistants ? Pouvait-on, pour caricaturer, conduire un train de déportés le jour et être saboteur ou fournir des renseignements la nuit ?

Si, pour des raisons sur lesquelles il n'est pas nécessaire de revenir ici, l'histoire de la SNCF durant la Deuxième Guerre mondiale est désormais bien connue, en est-il de même de celle des hommes, des cheminots ? Celle-ci n'est-elle pas écrasée par une histoire sainte, celle du « cheminot résistant » comme collectif ? Par exemple, pour ceux qui, comme moi, travaillent sur les itinéraires des militants et sur l'histoire des organisations sociales, politiques, associatives et syndicales, comment ne pas s'interroger sur l'influence de cette mémoire par rapport à la constitution de *corpus* de notices biographiques pour le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier-mouvement social* (Le *Maitron*) ou pour les travaux des équipes régionales de l'Association pour des études sur la Résistance intérieure ? Qui a été valorisé et qui a été systématiquement écarté, a vu son rôle occulté ? Quelle place faut-il accorder à chacun ? Parcourir les listes de résistants fusillés que vous connaissez et aller sur Internet voir ceux dont des traces apparaissent sur ce support est confondant. Ce qui nous amène naturellement à la question du choix des hommes qui incarnent la résistance cheminote, celle des figures emblématiques qui évitent à la corporation de devenir un corps résistant désincarné. Pourquoi a-t-on choisi Armand et Pierre Sémard, comme figures premières des « bons » et « braves », puisque les « justes » sont autres ? D'un côté, la représentation de la haute fonction publique, de l'État qui n'a pas failli, et de l'autre le résistant communiste, le syndicaliste unitaire, victime de la barbarie. Pourtant ces figures ne sont pas univoques. Sémard, ainsi, n'avait pas désapprouvé le pacte germano-soviétique et était en prison depuis 1939 ; il ne put donc matériellement être un résistant actif, même s'il partagea certainement l'esprit de la Résistance après juin 1941. Le choix est ici clairement politique, d'autres étaient possibles. Notons à ce propos que si gaullistes et communistes ont su incarner ainsi leur résistance, les autres ont pu valoriser des hommes ayant au mieux une réputation régionale. Les syndicalistes confédérés, les socialistes, pourtant bien représentés dans la résistance des cheminots et dans les comités départementaux de Libération (CDL), sont absents de ce Panthéon national, de même que les syndicalistes et militants chrétiens, en dépit de l'action d'hommes comme Lucien Rose, responsable CFTC et Jeune République, président du CDL de la Haute-Savoie, puis député.

Enfin, dans quelle mesure les sources disponibles ici ne sont-elles pas issues d'une mémoire répétitive, d'une construction historique dans laquelle histoire et mémoire tendent à se confondre ? Alors que les analystes ont pris l'habitude de séparer mémoire et histoire, il n'est pas sûr que trop d'éléments ne se soient pas mêlés trop intimement pour pouvoir encore faire un tri au profit de nos disciplines. Les historiens actuels arrivent au terme d'un long processus de sédimentation, fait de répétitions ininterrompues, et ne peuvent pas toujours en être conscients.

Alors que la mémoire de la Résistance s'est progressivement effacée depuis les années 1960 du point de vue de la nation, ici perdure, semble-t-il, un milieu spécifique qui continue à faire vivre la sienne, dans un mouvement où l'histoire scientifique peine à se faire une place, dans une production abondante et ininterrompue. Ceci me semble justifier totalement, si besoin en était, la recherche de Coralie Immelé.